

Allocution de Claude Lanzmann

Pèlerinage de Médan 2009



Cher Pierre Bergé, cher François Labadens, chers amis, connus ou inconnus, je me demande par quelle démesure ou inconscience d'orgueil j'ai pu céder à la douce et impérieuse prière de François Labadens et accepter d'inaugurer votre pèlerinage littéraire de Médan. Il y a, parmi vous (qui en douterait ?), des zoliens purs et durs, connaissant à fond toute l'œuvre du maître, bien plus qualifiés que moi pour s'adresser à vous aujourd'hui. C'est seulement au fur et à mesure qu'approchait l'échéance que mon insignifiance et le sentiment de mon incompetence m'ont sauté aux yeux, me donnant un irrésistible désir de fuir que j'aurais sûrement dû mettre à exécution, vous vous en persuaderez dans un instant...

J'ai lu Zola aussitôt après la guerre, je n'ai pas lu tout Zola, quoique me disant, après chaque lecture, qu'il était de mon devoir de le faire. Pas seulement de mon devoir, mais de mon plaisir, de mon désir tant le monde que l'écrivain proposait était extraordinaire de richesse, de finesse, de rudesse, de tendresse, de brutalité, d'actualité surtout. J'ai lu Zola dans le désordre, mes premiers furent *Au Bonheur des dames* et *Le Docteur Pascal*, qui m'enthousiasmèrent pour mille raisons, mais essentiellement par la capacité de l'auteur à entrer dans les âmes et les mondes, dans les raisons et déraison, dans les langages, les argots, les codes, les mœurs, les classes sociales, les métiers. Nulle abstraction, mais un souffle non pareil, appuyé chaque fois sur une connaissance concrète, celle du grand magasin, de la mine, du chemin de fer et de la locomotive, des techniques du blanchissage du linge, du blanchiment de l'argent, pourquoi pas. Chaque fois Zola se renseigne, s'informe, passe du temps sur place, s'imprègne de la réalité, à laquelle il semble perméable comme une éponge et, dans un phénomène unique de transsubstantiation, qui est le signe de sa grandeur, nous restitue tout ce qu'il a vu, senti, compris, par une recreation d'immense écrivain visionnaire, qui dépasse et transcende infiniment ce sur quoi il s'est appuyé.

J'ai lu Émile Zola à tous les âges de ma vie et je le tiens pour un des très grands. Lorsque j'ai cédé, avant l'été, à l'insistance de François Labadens, j'ai emporté avec moi *L'Argent*, que je n'avais jamais lu, et le gros livre de Jean-Denis Bredin sur l'affaire Dreyfus, qui s'appelle précisément *L'Affaire* et que j'avais déjà lu avec faveur au moment de sa parution. Pourquoi *L'Argent* ? Parce que je préparais à ce moment-là un dossier pour ma revue *Les Temps Modernes*, consacré à la crise financière et économique, à laquelle je ne comprenais pas grand-chose. *L'Argent* de Zola fut pour moi comme une révélation, un *vade mecum*, un mode d'emploi et de compréhension qui m'en disait plus que les économistes d'aujourd'hui.

En vérité, *L'Argent* m'a très vite posé un problème qui d'abord me semblait insoluble : c'est l'antisémitisme de Saccard, le protagoniste majeur du livre. Ce livre, vous le connaissez évidemment tous, et je ne prendrai pas la peine de le commenter pour vous. Mais l'antisémitisme, l'antijudaïsme de Saccard est si violent, si essentiel au personnage et à ses entreprises, il coule tellement de source en longues tirades fulminantes et argumentées que je ne pouvais m'empêcher de me demander : mais qui parle ? Est-ce Saccard, ou bien l'auteur de *J'accuse* ? Quant au banquier, calme, froid, refusant tout à ses émotions, menant

une vie ascétique, calculateur et manœuvrier génial, certain de sa victoire, il figure le premier, à l'époque, des barons de Rothschild et ce n'est pas seulement Saccard qui parle de lui, mais aussi Zola, l'écrivain, qui le décrit, dans une combinatoire indécidable de fascination et de répulsion. Alors ? Il y a d'autres Juifs dans l'œuvre de Zola. Pensez à Steiner, un banquier encore, un des amants de Nana, qui cède à toutes les passions et se dépouille de tout comme les autres hommes qu'elle exploite et ridiculise. La bassesse de Steiner n'en a pas moins des traits spécifiquement juifs tels que les voient les antisémites.

Je sais que Zola, dans les notes qu'il rédigea avant l'écriture de *L'Argent*, dit en plusieurs occurrences : « Ici, impossible de ne pas affronter la question juive. » Il était donc le maître absolu de ce qu'il faisait. Zola était-il un antisémite ? Ou était-il l'éponge dont j'ai parlé il y a un instant ? L'éponge, cela ne fait aucun doute. Le siècle entier était antisémite et l'éponge-Zola ne pouvait pas ne pas absorber le poison de tous. C'était un passage obligé pour le grand romancier du temps.

La genèse de « J'accuse », l'audace de la solitude et l'héroïsme véritable qui furent ensuite ceux de Zola ne contredisent en rien ce que je viens de dire. Sa vie témoignera jusqu'à sa mort et jusqu'à aujourd'hui de cette métamorphose et de son courage. Je pense, quant à moi, que le problème juif – ou la question juive, au choix – avaient été centraux pour Zola. Et c'est cette centralité qui est l'origine du courage et de l'héroïsme dont je viens de parler. Avant de se battre pour le Capitaine Dreyfus, Zola s'est battu contre lui-même, combattant en lui le poison de l'époque qu'il avait reconnu comme un poison. Mais on peut aussi – et d'autres textes étayeraient cette hypothèse – penser que Zola, lorsqu'il se mettait en écrivant dans la peau du plus féroce antisémite, s'oubliait, se dépouillait entièrement de lui-même, atteignant une forme de voyance suprême, qui est l'imaginaire même. La question biographique n'a plus alors aucun sens, ne doit pas être posée. Seuls les actes comptent, on ne peut pas évaluer les propos d'un grand romancier à l'aune des âmes ordinaires. Je ne suis pas certain de la véracité de ce que je déclare ici. Ces deux hypothèses ne sont au bout du compte nullement contradictoires, elles se complèteraient plutôt. Regardons-les comme des pistes ouvertes, que je livre à la réflexion et à la ferveur de chacun de ceux qui sont ici, et plus particulièrement aux zoliens purs et durs, dont j'ai tout à apprendre.